

Jacques-Étienne Bovard

Jacques-Étienne Bovard est né à Morges en 1961. Parallèlement à son métier de maître de français, il bâtit une œuvre composée essentiellement de romans et de nouvelles, la plupart ancrés dans les paysages et les mentalités de Suisse romande, qu'il considère comme un terreau hautement romanesque à maints points de vue. Menant une vie des plus ordinaires, mais passionné de beaucoup de choses, Bovard nourrit ses livres de ses visites transfigurées dans divers mondes, notamment l'équitation (*Demi-sang suisse*, 1994), l'enseignement (*Les Beaux Sentiments*, 1998), la photographie (*Le Pays de Carole*, 2002), la musique (*Une leçon de flûte avant de mourir*, 2000), la pêche (*Ne pousse pas la rivière*, 2006). Son penchant pour le comique l'a poussé aussi à commettre les nouvelles de *Nains de jardin* (1996), dont le succès ne faiblit pas, de la même veine que son roman *La Griffé* (1992) récemment réédité. Première approche autobiographique, *La Pêche à rôder* (2006) conjugue écriture et photographie.

Couronné de nombreux prix, Jacques-Étienne Bovard fait partie des auteurs suisses romands les plus réguliers et les plus largement reconnus par le public. Son dernier roman, *La Cour des grands* (2010), rencontre un vif succès.

Jacques-Étienne Bovard

Nains de jardin

nouvelles



camPoche

BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR

« Nains de jardin »,
a paru en édition originale en 1996
chez Bernard Campiche Éditeur, à Yvonand

Ce livre de poche paraît avec l'aide de
Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture

prohelvetia

« Nains de jardin »,
cent quarante et unième ouvrage publié
par Bernard Campiche Éditeur,
le septième de la collection camPoche,
a été réalisé avec la collaboration
d'Huguette Pfander, de Marie-Claude Schoendorff,
de Daniela Spring et de Julie Weidmann
L'édition originale avait été corrigée par
René Belakovsky, Anne Crété, Marie-Claude Garnier,
Marie-Claude Schoendorff, Daniela Spring
et Julie Weidmann

Couverture et mise en pages : Bernard Campiche
Photographie de couverture : Jacques-Étienne Bovard
Photogravure : Bertrand Lauber, Color+, Prilly,
& Cédric Lauber, L-X-ir Images, Prilly
Impression et reliure : Imprimerie La Source d'Or,
à Clermont-Ferrand
(Ouvrage imprimé en France)

ISBN 978-2-88241-140-2

Tous droits réservés

© 2017 Bernard Campiche Éditeur
Grand-Rue 26 – CH-1350 Orbe
www.campiche.ch

à Bernard Campiche

LA FONDUE CRÉE
LA BONNE HUMEUR

DUBUIS m'avait regardé avec une incrédulité qui frisait la douce moquerie. Une villa indépendante passe encore, mais un *appartement*, s'ensevelir sous les dettes pour subir encore des *voisins de palier* (ces noms prononcés comme ceux d'une maladie), vraiment, il ne voyait pas l'intérêt. Autant rester locataire...

D'un ton sec, j'avais répondu que la seule perspective de ne plus jamais avoir affaire avec une quelconque *gérance* allégeait déjà ma vie, et que des voisins, moi, précisément j'en voulais. À cause des gosses qu'on aurait avec Cécile...

Qu'on puisse se les confier d'un étage à l'autre, se prêter des habits, des jouets... Qu'ils puissent bien s'amuser avec des petits copains dans l'immeuble... Qu'ils aient un lieu dont nous n'aurions jamais à leur annoncer qu'il fallait partir pour cause de prétendue adaptation au coût de la vie...

Quant aux guéguerres de voisins, je le priais de croire que nous saurions rester au-dessus de ça...

Et d'enchaîner longuement, trop longuement, sur la mentalité débiliteuse des quartiers de villas, le chacun chez soi béat et néanmoins jaloux, la susceptibilité en somme plus exacerbée de ce genre de voisinage où les paliers, pour être gazonneux et plus

vastes, n'en étaient pas moins hérissés de mesquinerie, etc. À tout prendre, je préférais encore le bruit des chasses d'eau à celui des tondeuses.

Sucrante son café, Dubuis avait paru plus amusé encore.

— Tu as mal dormi, cette nuit ?

J'avais très bien dormi. Mais il se pourrait qu'au petit matin les mauvais pressentiments s'exhalent chez moi en âpreté. Surtout quand ils se doublent de mauvaise foi...

*

* *

Même malaise deux mois plus tard, dans le hall d'entrée nouveau, en écoutant M^{me} Gaulaz. Or l'engourdissement des vacances d'été, en une douce alternance de lectures et de siestes au soleil, m'avait comme hébété, et il m'a fallu un assez long moment pour émerger.

— Alors vous êtes prêt pour l'assemblée, monsieur Bouvier ? Ce soir à neuf heures, n'est-ce pas !... On compte un peu sur vous pour la faire passer enfin, cette satanée antenne parabolique !

Tout échauffée, elle peinait à s'en tenir au murmure.

— Je viens de croiser M^{me} Jornaud. Ils ont mangé chez les Staub hier soir, mon mari les a vus sortir... Vous pariez qu'ils se sont alliés pour les chaînes allemandes contre les dessins animés et le sport ? Avant, les Jornaud, ils étaient ni oui ni non, mais maintenant, vous vous rendez compte ?

Je ne me rendais pas du tout compte, à propos de ladite antenne comme du reste de l'immeuble, hors ses caractéristiques sommaires. Six appartements, construction récente, jardin d'agrément, vue, proche toutes commodités, dans un village-dortoir des environs de Lausanne, on voit le genre. Bien sûr nous avons observé chez nos nouveaux voisins les signes de crispation dont nous avons l'habitude, ayant déménagé six fois en dix ans : Cécile est artiste peintre, donc snob et dissipée ; je suis enseignant, c'est-à-dire en perpétuelles vacances. Ajoutons que j'ai acheté le plus grand appartement de la maison : six-pièces traversant, deux terrasses, jardin d'hiver et atelier, que tous les autres propriétaires connaissent pour l'avoir admiré sur plans, puis visité la gorge nouée, à titre d'appartement témoin. Mais le prix datait d'avant la crise, le beau six-pièces resta vide, fut mal loué, déserté à nouveau, enfin vendu, et quelle amère pilule pour ces gens, il faut le reconnaître, d'apprendre que le prix avait baissé jusqu'au montant de leurs quatre ou cinq-pièces pas de plain-pied, à un seul balcon, sans atelier ni jardin d'hiver...

— Je vous avertis en vitesse, puisque vous avez deux minutes, monsieur Bouvier. D'abord à cause du garage, pas que vous soyez étonné... Parce que jusqu'à la dernière fois, l'assemblée se faisait toujours chez les gens, à tour de rôle. Été comme hiver, on mangeait la fondue, puis avec le café on passait aux choses sérieuses, vous voyez. Et elles allaient vite, en ce temps-là, les choses sérieuses, et quand on avait fini de discuter, on restait souvent à

se raconter des blagues, ou bien à se montrer des photos, même qu'une fois on a fait la nuit blanche chez nous et on avait déjeuné ensemble avec les croissants tout chauds... Enfin ça, c'était les toutes premières années, avant l'affaire de la caisse à sable, avant l'histoire des spaghettis aux moules. Bon, c'est vrai qu'encore avant il y avait eu la machine à laver et que les bringues à cause de l'antenne commençaient déjà...

Ajoutons encore que nous n'avons pas d'enfant, qu'il nous est arrivé d'oublier de fermer la fenêtre avant de faire l'amour, et que nous poussons le scandale jusqu'à employer une femme de ménage.

Saluts secs, donc, linge en retard de dix minutes sur le fil communautaire froidement jeté dans un baquet, voiture d'ami mal parquée aussitôt agrémentée d'un papillon avertisseur, mais nous avons vu pire. Nous commençons même à nous sentir bien et à papoter avec les Gaulaz, qui font office de concierges. Gens de la campagne, chaleureux, serviables, lui représentant en machines agricoles, le coup de blanc jovial, leurs trois garçons toujours ébouriffés et souriants...

Lançant des coups d'œil aigus dans la cage d'escalier, M^{me} Gaulaz ne discontinuait pas. Et moi qui, en toute sérénité, continuais à penser que j'étais au-dessus de ça, qu'il suffirait de dire bonjour et d'accorder la couleur des sacs-poubelles !

Je riais doucement. Une antenne ! Comme si on allait en faire un drame !

— Mais c'est surtout à partir de la caisse à sable que ça s'est vraiment gâté entre les Azzini et les

Staub. Parce que M. Azzini avait installé une caisse à sable dans le jardin sans rien demander à personne, il faut le dire, mais alors une magnifique caisse à sable de quatre mètres sur quatre, et que tout le monde était content. Sauf le Staub, bien sûr, comme quoi les gamins mettaient du sable dans le gazon, que des tas d'enfants pas de l'immeuble venaient jouer aussi, qu'ils faisaient beaucoup trop de bruit, sans compter que quand il pleuvait, l'eau stagnait dans la caisse et il en sortait des zilliards de moustiques qui venaient jusque dans sa chambre à coucher, enfin toute une tartine, quatre pages qu'il en avait devant lui, à l'assemblée, le Staub!...

« Le Chtôbe » est quelque chose comme comptable-chef dans une fabrique d'essuie-mains à rouleau. La cinquantaine prospère, attaché-case et complet de viscosité la semaine, le dimanche, pour aller acheter le journal, un training bleu électrique trop serré au ventre et aux cuisses qui révélait, croyais-je encore, une nature plus confortable, plus dodue que redoutablement autoritaire. Fallait-il que j'aie partout cherché des signes rassurants : le lendemain de notre pendaison de crémaillère, qui était pourtant venu protester ? Sa timide petite femme. La pauvre bredouillait sur le seuil, devant Cécile aux trois quarts nue, s'excusait, invoquait les grands soucis et les insomnies de son mari. Scénario habituel, selon M^{me} Gaulaz : en cas d'*abus*, Monsieur dépêche sa femme catastrophée en première ligne, tandis qu'il ne décolère pas dans son fauteuil, compulsant toutes sortes de documents juridiques en vue de son prochain rapport.

— M. Azzini lui avait bien répondu qu'il y avait pas de jeux pour les petits dans le quartier, et que le gazon était là pour que les enfants s'amuse, Staub n'a rien voulu savoir. Avec lui, il avait les Balimann, forcément, d'ailleurs ils n'ont pas non plus d'enfants chez eux, et ceux des Azzini leur galopent sur la tête à journée faite, surtout le petit Rocco avec son tricycle, et quand il a fallu voter, les Jornaud les ont rejoints aussi, pas que Staub fasse opposition ensuite à leur idée, aux Jornaud, d'installer le verrouillage automatique sur la porte d'entrée avec des sonnettes extérieures, comme chez les Américains. Vous vous rendez compte, les Jornaud, ils ont peur qu'on leur kidnappe leur marmaille ! Ils feraient mieux de la vendre, eux, leur télé, ha ! ha !... Moralité on s'est retrouvés trois contre deux, les Staub, les Balimann, les Jornaud contre les Azzini et nous... Enfin voilà la démocratie, monsieur Bouvier : adios la caisse à sable, les Azzini et les Staub ne se causent plus qu'aux assemblées, et on est sans arrêt emmiellé par la porte quand on rentre avec des gamins dans les bras...

Là enfin, j'ai commencé à comprendre. Serrure automatique, sas de sécurité... Un peu comme un col de nasse, où entrent tout frétilants les carpillons...

*

* *

On s'est donc rassemblés dans le garage souterrain à vingt et une heures, entre adultes, pour

manger une fondue et régler les menus problèmes d'entretien du toit commun. Les Gaulaz fournissaient la table, deux caquelons et de très belles fourchettes, les Balimann le kirsch, l'ail, la féculé et le vin blanc de cuisine, les Jornaud et les Staub le fromage, les Azzini la salade de fruits, le pain, les couverts en carton et le café – tout cela consigné sur une feuille affichée dans le hall. Chacun apportait sa bouteille de vin blanc ou son « thermos » de thé. En qualité de nouveaux résidents, nous étions gracieusement invités, mais ce serait à nous, la prochaine fois, de fournir une moitié de fromage, et de balayer le garage.

L'apéritif fut bu debout, sous les lampions de 1^{er} Août que M. Gaulaz avait accrochés sous les néons, afin d'en tamiser la lumière de chapelle funéraire. De la porte ouverte sur la cour, où avaient été bannies les voitures, entrait un air moite qui semblait gluer aux relents du fromage, que M^{me} Gaulaz tournait *en huit* sur son réchaud de camping. Bien entendu, la conversation a barboté d'abord dans les sujets atmosphériques, sportifs ou automobiles, avec quelques récits de service militaire, puis les Azzini, que nous avions à peine croisés jusque-là, se sont approchés de nous avec une prudence qui en disait long sur leurs expériences de voisinage.

Les présentations faites (Marcello est électronicien, Luisa femme au foyer, ils ont la trentaine comme nous et parlent le français sans accent), on s'est instinctivement écartés des autres, pour être informés enfin du séisme qui avait entraîné la relégation des

soirées au garage : un grand souper de spécialités vénitiennes qu'ils s'étaient permis d'offrir à leurs hôtes, en lieu et place de la fondue qu'ils n'aiment pas. M^{me} Balimann s'était plainte le lendemain de dysenterie en invoquant les spaghettis aux moules, et Staub, soi-disant incommodé lui aussi, leur avait fait savoir par lettre recommandée que cette initiative contre le plat national ne pouvait être considérée que comme une exception tout à fait unique. Piquée au vif, Luisa avait planté cette lettre sur le panneau d'affichage, avec une phrase énergique stipulant que chez eux on ne mangerait rien d'autre que ce qu'elle servirait. Conciliante, M^{me} Jornaud avait eu alors l'idée du garage, terrain neutre parfait, *pour sortir de l'impasse*, suggérant en outre de faire « canadien », pour qu'il n'y ait plus du tout d'histoires.

Précisément, cette dernière est venue nous reprocher de faire *bande à part*, avant de mettre le grappin sur Cécile, qui devait sans doute s'intéresser, en tant qu'artiste, au cours de macramé qu'elle donnait deux après-midi par semaine. Je voyais Cécile dissimuler son impatience, laissant échapper des « on verra » aussi poliment conclusifs qu'inutiles. Prenant exemple sur elle, je suis parvenu à rester aimable face à Staub, tout sucre tout miel aujourd'hui, qui tenait à me parler de « culture », de « moyens d'enseignement modernes liés aux médias », de telle émission historique qu'il avait vue chez des amis, sur une chaîne allemande, quel hasard, entre autres astuces qui m'ont persuadé davantage de voter plus tard contre tous les

programmes qu'il souhaiterait. Débarrassée du macramé, Cécile est venue se coller contre moi pour me mordiller le lobe de l'oreille en me chuintant droit à l'âme une de ces incongruités dont elle a le secret, et qui comme toujours m'a laissé pantois, mi-choqué mi-ravi, face à Staub soudain peu réel, presque comique, réduit à un pantin sonore qui semblait se donner beaucoup de peine.

Ô Cécile...

Que je dise ici que, depuis dix ans que nous vivions ensemble, il n'y avait eu jusqu'alors de fête de famille, de vernissage, de congrès académique dont son jeu d'allumeuse furtive n'eût réussi à nous sauver, à nous retourner en ferventes retrouvailles. Dix ans, dix ans que sa petite morsure humide à mon oreille venait me repêcher au seuil de la dilution morose dans l'alcool et les traits d'esprit, pour me rappeler à l'essentiel, qui était que je l'aimais, que la vie était belle avec elle, et que le reste n'avait aucune importance. Et une fois de plus, la magie opérait, voilà que la corvée tournait à la fête intime, voilà que je m'asseyais à sa hanche avec un sentiment de brusque délivrance, lui répondant d'un frôlement des ongles au revers de sa cuisse nue. Quatre ou cinq heures de palabres pour une antenne parabolique? Mais qu'elles seraient douces, ces heures à nous annoncer la nuit, à nous affûter d'autant plus délicieusement que la soirée serait plus pesante! Équilibre d'imagination et de sang-froid, exigence de provocation et de secret complice, la grande rigueur étant de rester convenables jusqu'au départ, ni trop tartes ni trop ouvertement lubriques, ah oui, il y avait de quoi se passionner!

Les bavardages sur le tuyau d'arrosage, sur la porte d'accès à la cave, sur le chat des Gaulaz qui griffait l'écorce du carolin ont donc passé très vite entre les sourires et les caresses du bout du pied. Débats préliminaires, si j'avais bien compris, les objets en question ne nécessitant ni vote ni procès-verbal, et pouvant dès lors se régler la fourchette à la main. Nous étions du reste bien placés en bout de table, partageant un caquelon avec les Azzini sympathiques et les Gaulaz, ces derniers faisant pare-feu avec le camp des *topiaux*, comme nous avait glissé la concierge en distribuant les places.

Les doigts entrelacés avec ceux de Cécile, je n'ai pas été loin de désapprouver un moment ce terme (dérivé peut-être de *taupier*). Un peu d'indulgence, un peu d'humour, s'il vous plaît... Le fromage était lié, onctueux à souhait, le soir amenait sa pénombre dans la cour, les lampions leur halo chaleureux sur les visages. Un soir d'été, douze petits-bourgeois réunis pour manger et liquider quelques détails d'intendance. Peaux agréablement hâlées, robes d'été à fleurs ou bermudas, coiffures décontractées, ces messieurs en short, la chemise ouverte jusqu'au nombril, presque de quoi nous mettre mal à l'aise, Cécile et moi, qui étions les seuls à nous être habillés. Mais où était la menace, la raison de se haïr ? Est-ce que tout ne montrait pas qu'on pouvait facilement trouver l'entente, se laisser aller à la paix ? Ne pouvions-nous pas sacrifier nos divergences au bonheur de nos enfants ?

Mais assez d'hypocrisie... La paix ?

En fait je voyais Staub à l'autre bout de la table, rougi, méthodique, piochant à toute vitesse devant sa femme qui levait son sourire humble de tous côtés comme pour l'excuser, et s'excuser elle-même de ne pas manger assez ; les Balimann un peu racornis à côté d'eux, boutiquiers à la retraite, lui essayant de se donner des airs encore gaillards en buvant sec, elle racontant avec un lourd accent traînant les Baléares à M^{me} Staub ; les Jornaud enfin, au seuil de la quarantaine, apparemment de bonne compagnie, mais lui, malgré son collier de barbe frisotté et ses airs sympas, avait une façon désagréable de rester en retrait pour observer les autres par en dessous (les papillons, c'était lui), et sa moitié, assez jolie pourtant, sentait sa petite ménagère moderne à principes tout à fait précis sous la fausse amabilité (l'étendage, c'était elle). Petit couple sournois en somme, tout prêt à virer à la tranquille hystérie réglementeuse, dont il faudrait se méfier...

Et moi, sûrement, je ne valais pas mieux. Quel bonheur à les regarder, une main sur le genou de Cécile... Vrai que je ne leur vouais aucune haine ; au contraire, je les aimais bien, heureux de les voir là, réunis autour de leur caquelon, en *camp* bien délimité et hostile, qu'il serait piquant de vexer avant de filer faire l'amour, la fenêtre grande ouverte. Belle indulgence, en effet : si adorables de médiocrité, jaloux du six-pièces, des vacances, de nos raffuts nocturnes, les pauvres, parce que eux, n'est-ce pas...

Dans un transport d'amitié, je me suis levé, ma bouteille à la main, et j'ai fait le tour de la table pour

servir chacun. Ce geste a beaucoup surpris, accompagné d'un silence splendide. Sacré chic type, ce Bouvier. Quel exemple. Professeur, critique d'art, la grande classe, quoi...

Mais le pire, c'est que je recommence déjà à rire.

Encore un peu sous cape, il est vrai, avec de brèves bouffées de honte, mais je ris. Et la perspective de tout recommencer, en perdant peut-être pas mal d'argent, n'y change rien. C'est irrésistible.

J'en ai parlé à Cécile. Pour toute réponse, elle m'a avoué qu'elle ne peut plus croiser Staub avec son horrible pansement scotché sur la figure sans se mordre les joues.

*
* *

La première anicroche est venue à propos de la haie de thuyas. M^{me} Gaulaz avait une amie dans l'immeuble voisin, et souvent, plutôt que de faire le tour du pâté entier, ces dames se rendaient visite en se faulant entre deux arbustes, toujours les mêmes. Or les *impacts* de ces passages commençaient à se voir, aussi bien au sol dans les cotonéasters foulés que plus haut parmi les branches détériorées. Aussi la compacité panoramique de la plantation se trouvait-elle gâchée par un *trou*, l'écosystème de l'avi-faune compromis (et Jornaud *savait de quoi il parlait*). Comment d'autre part, a enchaîné son épouse, faire obéir les enfants quand les adultes

donnaient le mauvais exemple ? Bientôt ils traverseraient avec leurs vélos, ils casseraient les branches, et qui paierait la remise en état ? En conséquence, prière était faite à M^{me} Gaulaz de bien vouloir cesser de traverser la haie, et d'en avertir M^{me} Crisinel.

Les Staub, les Balimann opinèrent de concert, ces dames avec une sorte de sourire tendre qui disait leur souffrance d'avoir dû ainsi sacrifier leurs sentiments pour une amie à cette cause d'intérêt supérieur.

Plutôt prolixie pourtant dans le dialogue familial, M^{me} Gaulaz semblait soudain interdite, fixant l'assistance bouche bée.

— Ouais mais il faudrait quand même pas exagérer, ou bien ? lui est venu en aide son mari, sans trop de conviction. On s'arrangera toujours avec les Crisinel pour les remplacer, ces thuyas...

Mais Jornaud secouait la tête, navré : nulle servitude, il l'avait vérifié au Registre foncier, n'autorisait ce passage. Il se permettait en outre de faire observer que le tour du pâté n'occasionnait, montre en main, que quatre minutes de marche, sans se presser.

— Ouais mais...

— Laisse, Rémi, laisse, a tranché M^{me} Gaulaz d'une voix haletante. C'est entendu, on fera le tour... Mais alors il faudra plus jamais qu'ils me demandent de leur avancer un tour de lessive, ceux-là, ha ! ha !... Et je connais aussi un crapaud de gamin mal élevé qui a plus intérêt à tirer les pétales des roses, parce que je dépose plainte, moi !... Je dépose plainte !

Le sourire à la fois satisfait et craintif, Jornaud tirait sur sa barbe, et sa femme offrait un visage lisse, respirant comme au cours de sophrologie.

— Tu sais très bien, Marie-Thérèse, a-t-elle susurré, que ce n'est pas contre toi que nous avons pris cette décision. Ma foi nous sommes plusieurs à partager cet immeuble et ce jardin, il est normal que chacun fasse des concessions. Quant à prétendre que nos enfants...

— Oui, a surenchéri Staub, je trouve étonnant, je dirais même choquant que M^{me} Gaulaz, qui est mère de famille, puisse seulement penser à se venger sur un petit garçon de trois ans ! Voyons madame, un peu de bon sens ! Pour quatre minutes de marche !

Au bord des larmes, M^{me} Gaulaz hochait la tête, s'efforçant de garder une contenance et s'étranglant avec le fromage qu'elle avalait trop vite, tandis que son mari enchaînait sur un problème de maintenance du toit, dont la sous-couverture semblait avoir été mal faite, et souffrir d'infiltrations.

Je commençais à y voir plus clair. Bien organisés autour de Staub, les *topiaux* régnaient à l'aise sur les Gaulaz et les Azzini inférieurs en nombre jusqu'ici, et toujours pris de court par les attaques. D'un point de vue tactique, l'affaire de la haie, il fallait le reconnaître, avait été exemplaire. Stratégiquement, elle constituait pourtant une grave erreur : était-il judicieux de lancer ce combat d'avant-garde générateur de fâcheries avant les grandes manœuvres diplomatiques de l'antenne ? Se pouvait-il que ces crétins aient imaginé nous intimider par cette espèce de

démonstration de force, Cécile et moi, dans l'espoir que nous nous rallierions au clan majoritaire ?

Légalement vexé, je l'avoue, j'en avais cessé de caresser la jambe de Cécile, pour mieux me concentrer sur la question du toit. Les propos laborieux de Gaulaz semblaient d'ailleurs rencontrer une sourde dénégation. Ça pouvait attendre, rassurait Jornaud, on n'allait pas déjà engager de nouveaux frais après ceux du séchoir. Le toit ne pouvait pas ne pas être étanche, ajoutait Balimann, il connaissait le charpentier, de toute façon quelques taches d'humidité sous les plaques d'isolation ne voulaient rien dire. Tout au plus avait-on affaire à un phénomène de condensation.

— Je ne suis pas de votre avis, l'ai-je interrompu, et je suggère au contraire que nous mandations au plus vite un autre couvreur pour effectuer une expertise complète du toit.

— Mais vous savez combien ça coûte ? a jappé Jornaud. Pour qu'il nous dise évidemment qu'il faut refaire ceci ou cela ? Non, non, pas question...

Plus criseux que je croyais, le barbu, mais j'allais lui river son clou vite fait...

— Quelques travaux d'entretien nous coûteront beaucoup moins cher que ce que nous devons payer tous dans peu de temps si nous laissons pourrir la sous-couverture. Je trouve étonnant, je dirais même outreucidant, qu'on nous fasse courir le risque de telles dépenses en refusant les plus élémentaires précautions. À moins bien sûr que vous ne préféreriez favoriser je ne sais quel écosystème à cirons ou autre vermine au-dessus de nos têtes ?

Après une seconde de stupeur, on a éclaté de rire

à notre caquelon, Gaulaz surtout qui tapait sur la table, n'en finissant pas de relancer son « écosystème à cirons » à la tête de Journaud, lequel trépignait en vain pour reprendre la parole. Et un ami, un!... Enfin on y était. La partie commençait...

Staub me considérait en plissant l'œil gauche, l'air de se livrer à toutes sortes de spéculations. Les rires calmés, il a pris la parole d'une voix solennelle pour abonder, à la surprise générale, dans le sens de ma proposition, allant jusqu'à remercier Gaulaz de sa vigilance salutaire. Pas mal joué, mais c'était encore une faute : très hasardeux de sacrifier un allié sûr dans l'idée de s'en gagner un autre tout à fait hypothétique. Et voyant la tête que faisait Journaud après le vote, fessé à cinq contre un, j'ai eu ma petite idée pour remettre à sa place le Röstigraben.

*

* *

On a éteint la flamme sous les caquelons, où les fonds de fromage oubliés commençaient à griller, puis mangé la salade de fruits, le temps d'une trêve aussi tendue d'un côté que de l'autre, chaque camp penché au-dessus de sa moitié de table pour échanger à voix basse commentaires et mises en garde. Les suffrages se répartissant par logis et non par habitants, les couples devaient en effet se mettre d'accord entre eux avant de voter, la chose étant encore compliquée par le statut selon lequel les appartements avaient été achetés : M^{mes} Staub et Balimann n'avaient visiblement pas voix au chapitre, alors que

Jornaud semblait à l'inverse débiteur de Madame. Il ne s'en expliquait pas moins ferme avec Staub, chuchotant avec une telle véhémence qu'il en postillonnait sur la corbeille à pain.

Il fallait cependant que je me renseigne sur les programmes exacts que souhaitaient les Gaulaz et les Azzini. Et c'est en écoutant M^{me} Gaulaz me dicter à l'oreille droite sa longue liste que j'ai eu ce geste lamentable, qui continue à m'apparaître comme le signe le plus décisif de la soirée. En ce qui me concerne bien entendu...

Impatentée sans doute de ces chuchotis, plus encore de me voir lui préférer ce jeu stupide, Cécile s'était remise à me happer l'oreille gauche... Alors nous, donc, on voudrait *Bingotop* vous comprenez dans le jardin tout de suite tu fais semblant de regarder les éclairs à cause des dessins animés toute la journée et moi je suis à genoux dans le trou de la haie Speedy Gonzalez Titi et Gros Minet Tom et Jerry je te prends tout entier dans ma bouche je t'avale d'un coup comme tu aimes et le soir ils passent des vieux films super ma langue tu sens comme elle t'aime ma langue...

Dix ans de complicité, d'humour, de tendresse inaltérée que j'ai bafoués d'un mot sec, et repoussant brusquement sa main sous la table. Scandalisé. J'étais, oui, excédé et scandalisé. Des trucs pareils, au moment où Staub s'apprêtait à passer à l'offensive!

Une vieille ferme, ô Cécile qui ne m'en as même pas voulu longtemps, une grange, un moulin en ruine, n'importe quelle mesure que je vais trouver,

prêt à gâcher du plâtre, à racler des volets, à me casser les doigts sur des moellons pourvu que nous ne soyons que toi et moi quelque part, le plus loin possible de quiconque, et je ferai le taxi pour les gosses, les courses, du bois pour l'hiver – tout, tout pour que ce geste et cette soirée demeurent à jamais uniques !

*
* *

Paterne, Staub a commencé par un bref historique, à l'intention des *nouveaux intéressés*. Situé sur une commune pas encore reliée au *câble*, notre immeuble était donc privé des innombrables programmes du télé-réseau, et ne recevait convenablement que les chaînes suisses, donc trois fois rien. Seul remède, l'antenne parabolique que proposait la maison Telvit. Apposée sur la façade sud-ouest, elle permettrait de capter de façon optimale dix-sept programmes parmi une vingtaine, au choix. Jusqu'à là, tous les propriétaires étaient tombés d'accord, les Balimann offrant même leur part de façade à la pose de l'engin qui, acheté en leasing, ne coûterait que trente francs par mois et par appartement.

Ici, Staub a pris une mine compassée, et tourné une page du classeur qu'il tenait sur ses cuissettes. L'accord indispensable à toute signature de contrat s'était cependant révélé impossible dans le choix définitif de ces dix-sept programmes. On était parvenu à s'entendre sur quinze chaînes – trois suisses, sept françaises, une italienne, deux allemandes et

deux américaines. Pour les deux dernières, la tendance de l'immeuble, lors de la précédente assemblée, avait paru se diviser en deux options: *Sport 2000* et *Bingotop* d'un côté, *Wundersehn* et *Supersat* de l'autre. En effet, plusieurs personnes dans l'immeuble, dont il ne cachait pas qu'il faisait partie, lui, Staub, s'étaient émues du peu de place laissé aux chaînes germanophones dans la répartition finale: la première langue nationale ne pouvait être ainsi reléguée à trois chaînes contre neuf francophones, *Bingotop* diffusant une grande partie de ses émissions en français.

— L'italien est aussi une langue nationale, a glissé Luisa.

— Pour ce qu'il y a sur *Rai Due*, l'a coupée Marcello... Laisse tomber, on se battra pour *Sport 2000*...

Quant à *Sport 2000*, ces mêmes personnes s'accordaient à penser qu'elle faisait double emploi avec les nombreuses retransmissions sportives que diffusaient les autres chaînes.

Cécile a levé la main.

— Ne pourrait-on pas alors renoncer aux deux chaînes américaines pour contenter tout le monde?

— Comment ça, contenter tout le monde? a ricané Jornaud. *MTV*, *CNN*, pardon mais j'y tiens, moi! De toute façon, il n'est pas question de revenir ce soir sur l'acquis.

Autre argument de principe, peut-être le plus *incontournable*, la nécessité de préserver les enfants...

— Ouais mais ça, c'est encore les oignons de

ceux qui en ont, des enfants, ou bien...

— Mais dis-y, dis-y plus fort à machin qui sait pas ce que c'est que d'en avoir trois à la fois sur les reins quand il faut encore préparer à souper!

Sans doute était-il commode de confier à *Bingo-top* la mission d'occuper les petits pour avoir la paix, mais le danger était grand de les pervertir à force de dessins animés. Si encore il s'agissait de bons Walt Disney! En revanche, la diffusion de documentaires culturels en allemand ne pouvait qu'encourager un esprit constructif d'ouverture, aussi bien sur la première langue européenne que sur le monde entier.

— Ja, ja, Deutschland über alles, a soufflé Luisa.

Ils commençaient à m'agacer, mes braves alliés, avec leurs apartés timides. De nouveau les *topiaux* compacts hochaient la tête, et Jornaud, malgré sa récente déconfiture, ne paraissait pas moins campé sur ses positions, soudé sans doute à Staub pour les chaînes américaines. On allait se retrouver trois contre trois et perdre six mois encore... À toute vitesse, j'épluchais le *TV Hebdo* dont M^{me} Gaulaz avait eu la bonne idée de se munir.

— *Süsse Spiele geiler Lippen*, là, ai-je saisi au vol, sur *Wundersehn*, ne serait-ce pas un film pornographique?

Le garage entier a retenti du rire copieux de Staub qui, levant les bras au ciel, en a fait tomber son classeur.

— Mais le dimanche à vingt-trois heures trente, les enfants sont au lit, je pense!... Et ce ne sont que de simples comédies érotiques soft comme

on en trouve partout, même sur la Suisse romande ! D'ailleurs on ne voit rien, ce n'est pas de la pornographie, monsieur Bouvier !

Et il repartait de son gros rire, seul de son camp cependant, M^{me} Jornaud cachant mal son embarras.

Gravement, je me suis levé.

Excuses, refus de toute polémique, grand sourire. Peu averti de ces matières, laissais à M. Staub ses distinctions savantes entre pornographie et érotisme. M'autorisais toutefois à préférer que mes enfants, plus tard, regardassent *Titi et Gros Minet* plutôt que *Süsse Spiele geiler Lippen*, dont l'intérêt documentaire ou culturel me laissait tant soit peu perplexe. D'autre part, que de telles émissions existassent partout ne constituait à mes yeux qu'une raison supplémentaire de s'en passer au profit de vieux films introuvables ailleurs, et dont l'intérêt *familial* ne se discutait pas. Ne pouvais donc me résoudre à cautionner la décadence déjà si avancée de cette fin de siècle. M'étonnais enfin qu'aucune personne ici ne s'indignât contre ces représentations qui, si soft qu'elles fussent, n'en témoignaient pas moins de mentalités machistes et dégradantes. Mais je me faisais peut-être là de fausses idées, à ces dames d'en juger, n'est-ce pas, Cécile...

Beaucoup de « bien dit », « bravo » et autres à mon caquelon (avec un « salaud » ponctué de cinq ongles acérés au gras du bras), mais j'observais surtout M^{me} Jornaud. Raidie, sa lissité maintenant colorée d'émotion, elle s'est tournée vers son mari pour entamer avec lui un échange de chuchotis plutôt virulents, sous l'œil inquiet de Staub, assis

trop loin pour s'immiscer. Jornaud dodelinait sous l'assaut, je l'entendais *relativiser*, tout en quêtant de l'aide du côté des Balimann. Mais Madame soupirait sans regarder personne, pendant que Monsieur, la lèvre pendante d'application, sciait un bouchon à la pointe de son couteau.

Il y a eu ainsi une minute de flottement, durant laquelle Staub a dû peser comme moi l'inconvénient du trois à trois, et le risque du quatre à deux en sa défaveur, si le débat continuait sur *Wundersehn* et que les Jornaud trahissaient. Me jetant un dernier regard proche de la haine, cette fois-ci, il s'est levé à son tour. D'une petite voix de gorge trop douce, qui tranchait avec ses traits convulsés, il s'est excusé de n'avoir pas du tout songé à ce genre de films, qu'il n'entrevoyait qu'au hasard du *zapping*, et qui effectivement pouvaient choquer des sensibilités. Il consentait donc à laisser tomber *Wundersehn* au profit non pas de *Bingotop*, mais de *Sport 2000*, a-t-il martelé l'index sur la table, et à la stricte condition que l'ultime chaîne soit *Supersat* et rien d'autre.

Il apprenait vite, l'animal: Azzini en restait tout attentif, le briquet allumé à dix centimètres de sa Camel. Il fallait faire vite.

— *Sport 2000* se passe de vos strictes conditions, cher monsieur, ai-je lancé avec une certaine verve. J'allais y venir, mais puisque vous me devancez... Comment mettre en cause la seule chaîne qui exalte des valeurs un peu édifiantes pour la jeunesse? Une chaîne sportive, voyons! Sans séries américaines, sans meurtres, sans viols, sans bandes de voyous qui rackettent des vieilles dames, sans films de

guerre ni d'horreur, sans drogue, sans hard rock ! La seule chaîne où l'on ne trouve que du courage, de la dignité, avec tant d'images fabuleuses !... Je suis tellement d'accord avec vous, monsieur Staub, que je propose que nous votions sur-le-champ cette chaîne, pour dégager un peu le terrain...

J'avais déjà la main levée. Les Azzini et les Gaulaz ont suivi à la seconde, puis Jornaud a basculé, cédant au petit coup de poing discret de Madame sur son avant-bras. Alors les Balimann se sont ralliés, et Staub s'est retrouvé tout seul à côté de sa femme qui le fixait avec angoisse.

J'aurais dû moi-même le regarder mieux, au lieu d'arroser cette première manche au kirsch avec mon bout de table triomphant. Peut-être aurais-je senti qu'il eût mieux valu en rester là et lui abandonner tout de suite son *Supersat*... Mais je ne me sentais plus. Toutes sortes de choses au fond de moi qui s'étaient mises à bouillonner, à s'alléger, à se dissiper en euphorie. J'étais quelqu'un, maintenant. Plus ce miteux qu'on saignait de trois loyers de garantie, qu'on injuriait de notifications, qu'on expulsait d'un congé-vente croquignolet ! Proprio, j'étais, avec des droits que j'avais payés ! Seul maître d'un fief à moi que je faisais valoir pour les miens, contre les autres, mes voisins. Hostiles, détestables par définition !... Mais je les séduisais, je les manipulais... Je les emmerdais... Et j'adorais ça. Je n'avais jamais imaginé que cela puisse être si bon.

Fatigué, croyant sa chaîne assurée en contrepartie, Staub s'est contenté d'assurer que *Supersat* ne produisait aucune espèce d'émission douteuse, et a

demandé qu'on passe au vote, *pour la forme*.

Derechef, je me suis levé.

Contrit d'insister, petites courbettes. Mais enfin il s'agissait de choses importantes qui nous engageaient pour longtemps, et touchaient à des valeurs essentielles dont on ne pouvait faire si bon marché. Nos racines, notre langue. Où étaient enterrés nos pères, nos mères qui nous avaient appris à parler ? La Suisse *romande*, notre patrie. La Lotharingie, le Serment de Strasbourg, carrefour de la destinée européenne, faille définitive entre le roman et le tudesque, le français et l'allemand. L'exemple du Major Davel, celui du Général Guisan donnant ses ordres dans la langue maternelle de ses subordonnés... Et l'on prétendait ici, dans cet immeuble, au cœur du Pays de Vaud, faire fi de tout cela ? Alors que nos boîtes aux lettres croulaient déjà de publicités abominablement traduites, quand ce n'était pas simplement en schnick-schnack ? Alors que nous subissions de toutes parts l'arrogante supériorité numérique de la Suisse allemande ?

Bafouillant de rage, Staub essayait de m'interrompre.

— Taisez-vous ! ai-je clamé. Ce n'est pas parce que vous nous mettez dans la dèche en refusant toute ouverture sur l'Europe que vous avez la moindre des prétentions sur nous !

Alors les choses ont tourné très vite au vinaigre. Chauffé à blanc, Gaulaz est sorti enfin de ses « ouais mais ou bien » pour lancer en vrac le Lötschberg à la face de Staub, avec le prix de l'essence, le chômage et le réseau inachevé des autoroutes, prélude à un

pénible échange : pas un hasard, a vociféré Staub, si nous étions à la traîne, les Romands ; nous n'avions qu'à nous sortir les pouces de quelque part, et qui est-ce qui faisait tourner la machine ? Heureux, les Suisses allemands, s'ils pouvaient se débarrasser de la Suisse romande, ce tiers-monde !

— Eh bien retournez-y, dans votre usine à ripplis, si vous êtes pas contents ! On vous a quand même pas forcés à venir ici, ou quoi ?

Effrayés, les Balimann ont plaidé qu'ils avaient voté oui, le 6 décembre, mais Jornaud a ri bruyamment.

— Ben voyons, et puis pendant la guerre vous avez caché des Juifs, je parie !

Il suivait, c'était du tout cuit. Mais Gaulaz continuait sur sa lancée, incontrôlable. Il y a eu le Letten, le Platzspitz, elle était où la *titziplin*, hein?... À quoi fut riposté l'effondrement de la Banque Vaudoise de Crédit, bien la preuve que nous étions des rigolos!... Peut-être mais les mensonges sur les transversales alpines hein, ha ! ha !... Et Delamuraz avec son vin blanc?... Mais lui au moins il essayait de sortir le pays de la *mégaufle*, pas comme ce pourri de Christoph Blocher, tous ces Neinsager qui avaient causé le triple non à l'agriculture, ces milliers de paysans romands qui allaient perdre leur terre à cause des köbis à la solde de Denner, pas notre faute si vous êtes des assistés, et vous des constipés, non mais eh sales Welches eh casques à boulons alcooliques paresseux sales Boches que sans le Général on aurait mal fini !

Sentant peut-être qu'ils avaient dépassé les

bornes, ils sont restés là béants, les yeux injectés, les poings sur la table, prêts à se jeter l'un sur l'autre.

— Voyons, messieurs, ne nous emportons pas, il ne s'agit que d'une chaîne de télévision !

Les Balimann entouraient consternés M^{me} Staub qui secouait la tête, les larmes aux yeux. Jornaud avait son air rigolard, sa femme figée dans une sorte de neutralité absolue, proche de l'absence. Les Azzini regardaient par terre. Je crois qu'ils avaient honte...

— Chacun sait que personne ici n'est responsable de tous les malheurs de la Terre, nous sommes dans une démocratie, nous allons donc voter...

Pas de réaction, curieusement, de la part de Staub qui, toujours debout, regardait l'assemblée en roulant sa langue dans sa bouche, des plaques violettes sur le cou et les joues.

— Ceux qui souhaitent *Bingotop*, chaîne francophone...

Dans le silence épais, Gaulaz, Azzini et moi avons levé la main. Sans changer d'expression, M^{me} Jornaud donnait ses petits coups sur l'avant-bras de son mari, qui ne savait plus où poser son regard, entre Staub, Gaulaz, sa femme et moi.

Puis il a haussé les épaules et levé la main.

Je n'ai pas vu le début de la scène, ayant plongé vers Cécile pour l'embrasser dans la nuque. Me redressant au cri de Jornaud, j'ai vu Staub qui l'empoignait, toujours muet de fureur, mais le poing levé très haut au-dessus de sa tête, et je témoignerai qu'il était proprement effrayant.

Impossible en revanche de décrire la mêlée, qui n'a duré que deux ou trois secondes. Sans doute Jornaud a-t-il attrapé ce qui lui tombait sous la main pour se défendre, et la seule malchance a voulu que la fourchette se plante dans l'œil.

Mais je n'oublierai jamais les hurlements de Staub quand il a compris, le sang lui giclant entre les doigts. Une sorte de cri suraigu qui se vrillait dans le garage, et reprenait, à intervalles réguliers, avec une intensité atroce, tandis qu'il se jetait de tous côtés en se cognant aux murs. Enfin il a heurté la table et s'est effondré face contre terre, inerte.

L'ambulance a emmené aussi M^{me} Staub en état de choc, et j'ai remis à l'infirmier la fourchette ensanglantée, dont les trois broches recourbées serraient encore des reliquats de fromage. Pour l'analyse, c'était peut-être important. Puis on s'est retrouvés complètement hagards dans la cour. M^{me} Gaulaz avait vomi dans les cotonéasters, Jornaud pleurnichait, Cécile claquait des dents, à deux doigts de défaillir. Enfin M^{me} Jornaud a eu l'idée de rendre *Supersat* à Staub, une surprise, pour quand il rentrerait de l'hôpital...

— Même si... enfin vous voyez... ça lui fera toujours plaisir...

On a dit qu'on était tous d'accord et on est allés essayer de dormir.

*
* *

Staub est rentré depuis huit jours avec un tampon énorme sur l'œil gauche, qu'il tâche de dissimuler sous des lunettes noires, mais les sparadraps lui tirent la joue, accentuant encore la tuméfaction de sa face.

Il y aura bien sûr des suites judiciaires. Dieu merci, le chirurgien a fait un miracle, l'œil récupérera vingt à trente pour cent de sa vision.

Au début, c'était un malaise de le croiser, car il ne salue plus personne, pas même les Balimann.

*
* * *

Bientôt la rentrée des vacances d'été. En feuilletant les petites annonces, je repense à ce bon Dubuis, qui voulait me protéger de mes futurs voisins. Comme on peut se tromper...

Me viennent de drôles d'idées. Commence sérieusement à me demander s'il n'y aurait pas en moi un germe de voisin parfait, dans le genre exécrationnel...

Me revois plaider, ourdir, m'enthousiasmer... Revois mon plaisir, et surtout ce geste odieux envers Cécile... Pour *Bingotop*!

Elle ne m'en a même pas voulu, mais quand je pense à ce que ç'aurait pu être, si j'avais eu la télé, comme disent les gens, je me fais presque peur.

Une ferme isolée, vite.